

# JANE AUSTEN

Raison et sentiments ∞ Orgueil et préjugés ∞ Northanger Abbey

☞ TROIS CHEFS-D'ŒUVRE ILLUSTRÉS ☛



# JANE AUSTEN

Raison et sentiments ∞ Orgueil et préjugés ∞ Northanger Abbey

∞ TROIS CHEFS-D'ŒUVRE ILLUSTRÉS ∞

**omnibus**

*Raison et sentiments, Orgueil et préjugés*

© British Library/Bridgeman Images

© Christian Bourgois, 1979, pour la traduction française

*Northanger Abbey*

© Christian Bourgois, 1980, pour la traduction française

*Illustration de couverture* : Claire de Quénétain

*Maquette et photogravure* : Nord Compo

*Fabrication* : Laura Bisulli

*Impression* : Imprimerie Pollina (France) en août 2025

*Réalisation de l'étui* : MSTC (France) en septembre 2025

*Illustrations* :

© British Library/Bridgeman Images

p. 554 : © Look and Learn/Bridgeman Images

Pages 10, 17, 31, 35, 56, 69, 185, 261, 308, 633, 660, 668, 689, 726, 745, 781, 821 :

© Lebrecht/Rue des Archives

© 2025, Omnibus, une collection des Presses de la Cité

ISBN : 978-2-258-21291-6

Dépôt légal : novembre 2025

# SOMMAIRE

7

## Raison et sentiments

*Sense and Sensibility*

1795-1797

Première édition : 1811

Traduction de Jean Privat

315

## Orgueil et préjugés

*Pride and Prejudice*

1796-1797

Première édition : 1813

Traduction de V. Leconte et Ch. Pressoir  
augmentée par Jean-François Amsel

619

## Northanger Abbey

1797-1798

Première édition : 1818

Traduction de Josette Salesse-Lavergne



# JANE AUSTEN

## ❧ Raison et sentiments ❧



*Sense and Sensibility*  
1795-1797  
Première édition: 1811  
Traduction de Jean Privat



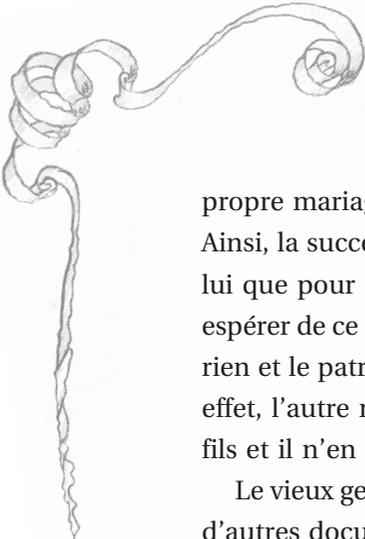
# « 1 »



**L**a famille Dashwood habitait depuis longtemps dans le Sussex. Elle jouissait d'une large aisance et avait établi sa résidence à Norland Park, au centre de ses domaines où ses membres avaient vécu depuis de nombreuses générations et s'étaient attiré l'estime et le respect de tout le voisinage. Le dernier descendant de cette famille était un célibataire, très avancé en âge. Pendant la plus grande partie de sa vie, il avait vécu avec sa sœur, qui gouvernait son ménage. Mais la mort de celle-ci, survenue dix ans avant la sienne, entraîna un grand changement dans sa maison ; pour compenser cette perte, il installa chez lui la famille de son neveu, Mr. Henry Dashwood, l'héritier naturel des domaines de Norland, à qui il se proposait de les léguer.

Dans la société de son neveu, de sa nièce et de leurs enfants, le vieux gentleman passa des jours heureux. Tout contribuait à l'attacher à eux. Le soin diligent que Mr. et Mrs. Henry Dashwood apportaient à prévenir ses désirs, et cela non pas seulement dans un but intéressé, mais par une bonté de cœur naturelle, était de nature à lui donner toutes les satisfactions que son âge pouvait désirer et la gentillesse des enfants enchantait son existence.

D'un premier mariage, Mr. Henry Dashwood avait eu un fils, et de sa seconde femme, trois filles. Le fils, jeune homme posé et digne, se trouvait dans une situation fort aisée, ayant hérité la fortune de sa mère, qui était considérable, et dont la moitié était à sa libre disposition depuis sa majorité. Son



## Jane Austen

propre mariage, qui survint peu de temps après, ajouta encore à sa richesse. Ainsi, la succession de son grand-oncle n'avait pas autant d'importance pour lui que pour ses sœurs. Car leur fortune, en dehors de ce qu'elles pouvaient espérer de ce côté si leur père héritait, était fort peu de chose. Leur mère n'avait rien et le patrimoine personnel de leur père n'était que de six mille livres ; en effet, l'autre moitié de la fortune de sa première femme devait revenir à son fils et il n'en avait que l'usufruit.

Le vieux gentleman mourut. On ouvrit son testament qui, comme beaucoup d'autres documents de ce genre, entraîna autant de déception d'un côté que de plaisir de l'autre. Le vieillard n'avait pas été assez injuste ni assez ingrat pour priver son neveu de sa succession. Mais il s'y était pris d'une façon qui



*Il avait séduit son oncle.*

## ❧ Raison et sentiments ❧

enlevait la moitié de sa valeur au présent qu'il lui en faisait. Mr. Dashwood souhaitait cet héritage beaucoup plus à cause de sa femme et de ses filles que pour lui-même et son fils. Or, toute la fortune était assurée à son fils et au fils de celui-ci, un enfant de quatre ans. Mr. Henry Dashwood ne pouvait disposer de rien en faveur de ceux qui lui étaient les plus chers, et qui en avaient le plus besoin. Tout était consolidé sur la tête de cet enfant. Au cours de quelques visites qu'il avait faites à Norland avec son père et sa mère, il avait séduit son oncle par des gentillesse enfantines, un langage puéril, une grande vivacité, d'amusantes simagrées et pas mal de tapage.

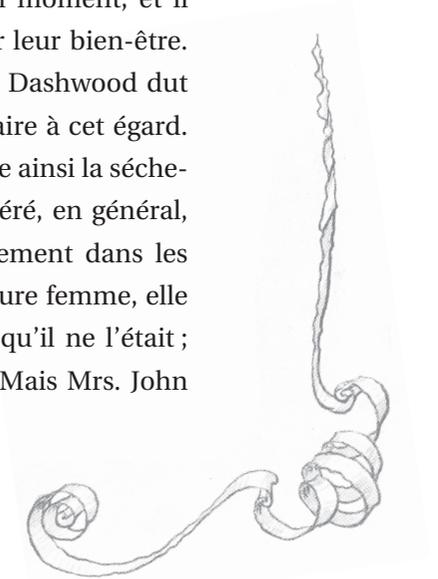
Tout cela avait pesé plus fort dans l'esprit du vieux gentleman que les années d'attentions et de soins de sa nièce et de ses filles. Pourtant, il n'avait pas l'intention d'être ingrat, et comme marque de son affection pour les trois jeunes filles, il leur laissa à chacune mille livres.

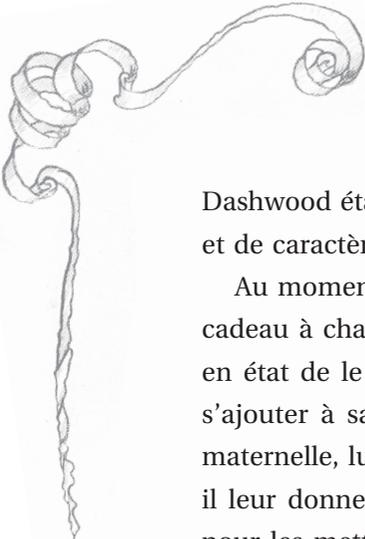
Le désappointement de Mr. Dashwood fut très vif tout d'abord. Mais il avait un heureux caractère et ne se laissait pas abattre facilement. Il pouvait espérer avoir de longues années devant lui et, en vivant économiquement, mettre de côté une somme importante sur les revenus d'un domaine considérable et susceptible d'améliorations presque immédiates. Mais cette fortune qui lui était venue si tardivement ne fut sienne que l'espace d'une année. Il ne survécut pas plus longtemps à son oncle. Et sa femme et ses filles se trouvèrent réduites à un capital de dix mille livres, y compris le dernier legs.

On avait envoyé chercher son fils dès qu'il fut en danger, et Mr. Dashwood lui avait recommandé, avec toute la force que lui permettait son état, les intérêts de sa belle-mère et de ses sœurs.

Mr. John Dashwood n'avait pas l'élévation d'esprit du reste de la famille ; mais il fut ému par une telle recommandation faite à un tel moment, et il promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour assurer leur bien-être. Son père mourut rassuré par une telle promesse, et Mr. John Dashwood dut alors examiner à loisir ce que la prudence lui permettait de faire à cet égard.

Il n'avait pas une mauvaise nature, à moins qu'on ne qualifie ainsi la sécheresse de cœur unie à pas mal d'égoïsme ; mais il était considéré, en général, comme un homme respectable, car il se conduisait correctement dans les circonstances ordinaires de la vie. S'il avait épousé une meilleure femme, elle aurait pu le rendre plus digne de respect et même meilleur qu'il ne l'était ; car il s'était marié fort jeune et était fort épris de sa femme. Mais Mrs. John





*Jane Austen*

Dashwood était la vivante caricature de son mari ; d'esprit plus étroit encore et de caractère plus égoïste.

Au moment où il fit à son père sa promesse, il avait dans l'esprit de faire cadeau à chacune de ses sœurs d'un millier de livres. Il se sentait vraiment en état de le faire. La perspective de quatre mille livres de revenus venant s'ajouter à sa fortune présente, sans compter l'autre moitié de la fortune maternelle, lui réchauffait le cœur et il se sentait capable de générosité. Oui, il leur donnerait trois mille livres, il serait noble et généreux. Cela suffirait pour les mettre tout à fait à l'aise. Trois mille livres ! Il pouvait économiser une somme aussi considérable sans se gêner. Il y pensa toute la journée et plusieurs jours de suite et s'affermir dans cette résolution.

Aussitôt après les funérailles, Mrs. John Dashwood, sans avoir prévenu le moins du monde sa belle-mère, arriva avec son fils et ses domestiques. Personne ne pouvait lui disputer son droit : la maison appartenait à son mari dès le moment du décès de son père ; mais l'indélicatesse de son procédé n'en était que plus grande. Elle aurait été certainement ressentie par n'importe quelle personne dans la situation de Mrs. Dashwood, mais celle-ci avait un sens si vif de l'honneur, une générosité si romantique qu'un manquement de ce genre, quel qu'en fût l'auteur ou la victime, était pour elle la source d'un insurmontable dégoût. Mrs. John Dashwood n'avait jamais été très appréciée par personne dans la famille de son mari. Mais jusqu'alors elle n'avait pas eu l'occasion de leur montrer à quel point elle pouvait porter, le cas échéant, le mépris des sentiments d'autrui.

Mrs. Dashwood avait ressenti si vivement ce procédé, et elle en voulait tellement à sa belle-fille, qu'elle aurait quitté immédiatement la maison à l'arrivée de cette dernière. Mais un entretien avec sa fille aînée la fit réfléchir sur la conséquence de cette résolution et le tendre amour qu'elle portait à ses trois enfants lui fit prendre finalement la résolution de rester et, à cause d'elles, d'éviter cette brouille avec son beau-fils.

Elinor, sa fille aînée, dont l'opinion avait eu tant de poids, était douée d'une force d'intelligence et d'une netteté de jugement qui faisaient d'elle, bien qu'âgée seulement de dix-neuf ans, le conseiller habituel de sa mère et lui permettaient de tempérer fort heureusement la vivacité de Mrs. Dashwood qui l'aurait entraînée bien des fois à des imprudences. Elle avait un cœur excellent ; son tempérament était affectueux et ses sentiments profonds, mais

## ❧ Raison et sentiments ❧

elle savait les gouverner. C'était là une science que sa mère avait encore à apprendre et qu'une de ses sœurs avait résolu de ne jamais connaître.

Marianne disposait, à beaucoup d'égards, des mêmes moyens que sa sœur. Elle était sensée et perspicace, mais passionnée en toutes choses, incapable de modérer ni ses chagrins ni ses joies. Elle était généreuse, aimable, intéressante, bref, tout, excepté prudente. Elle ressemblait d'une façon frappante à sa mère.

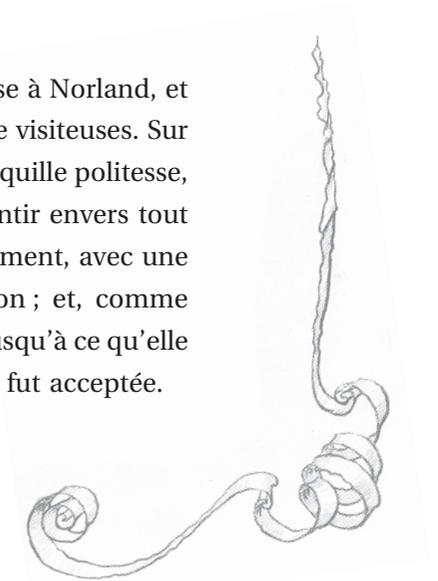
Elinor voyait, avec regret, l'excès de sensibilité de sa sœur ; mais Mrs. Dashwood lui en faisait un mérite et s'en délectait. Elles s'entretenaient l'une l'autre dans la violence de leur affliction. La première vivacité de leur chagrin, qui les avait d'abord submergées, était volontairement renouvelée, recherchée, recrée au jour le jour. Elles s'y livraient entièrement, cherchant un surcroît de douleur dans toutes les réflexions qui pouvaient leur en apporter, et résolues à n'attendre de l'avenir aucune consolation.

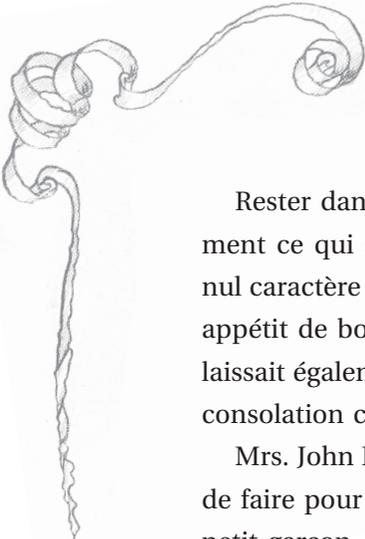
Elinor, elle aussi, avait été profondément affectée, mais elle restait capable de lutter, de prendre sur elle. Elle put s'entretenir avec son frère, recevoir sa belle-sœur à son arrivée, et la traiter avec bienséance. De même, essaya-t-elle d'amener sa mère à faire pareil effort et de l'encourager à pratiquer la même indulgence.

Margaret, l'autre sœur, était une enfant de belle humeur et de bonnes dispositions ; mais, comme elle avait déjà pris beaucoup de l'esprit romanesque de Marianne sans avoir grand-chose de sa raison, on pouvait craindre que, par la suite, elle n'égalât pas ses sœurs.

## ❧ 2 ❧

Mrs. John Dashwood était maintenant installée en maîtresse à Norland, et sa belle-mère et ses belles-sœurs étaient rabaissées au rang de visiteuses. Sur ce pied, cependant, elles étaient traitées par elle avec une tranquille politesse, et, par son époux, avec toute la tendresse qu'il pouvait ressentir envers tout autre que lui-même, sa femme ou leur fils. Il les pressa réellement, avec une certaine chaleur, de considérer Norland comme leur maison ; et, comme Mrs. Dashwood ne voyait rien de mieux à faire que d'y rester jusqu'à ce qu'elle puisse s'arranger d'une maison dans le voisinage, l'invitation fut acceptée.





*Jane Austen*

Rester dans ce logis où tout lui rappelait son bonheur passé était exactement ce qui convenait à son état d'esprit. Dans les périodes de prospérité, nul caractère n'était plus gai que le sien, ni enclin, à un plus haut degré, à cet appétit de bonheur qui est le bonheur même. Mais, dans l'adversité, elle se laissait également aller au courant de son humeur. Elle repoussait alors toute consolation comme elle avait écarté toute ombre dans la prospérité.

Mrs. John Dashwood n'approuva pas du tout ce que son mari avait projeté de faire pour ses sœurs. Prendre trois mille livres sur la fortune de leur cher petit garçon, c'était l'appauvrir d'une terrible façon. Elle le pria de réfléchir encore là-dessus. Comment pourrait-il se disculper à ses propres yeux d'avoir ainsi frustré son fils, son fils unique, d'une aussi grosse somme ? Et quel droit pouvaient invoquer les Dashwood, ces gens qui ne lui tenaient qu'à moitié par le sang, et qu'elle-même, du reste, ne considérait pas du tout comme des parents, pour justifier une aussi grande générosité ? C'était une chose bien connue qu'on n'avait jamais rencontré d'affection véritable entre les enfants qu'un homme avait eus de plusieurs mariages ; et pourquoi irait-il se ruiner lui-même, et leur pauvre petit Harry, en abandonnant tout son argent à ses demi-sœurs ?

— C'est la dernière demande de mon père, répliqua son époux : il m'a fait promettre de venir en aide à sa femme et à ses filles.

— Je parie qu'il ne savait pas ce qu'il disait ; il y a dix chances pour une qu'il n'ait pas eu sa tête à ce moment-là. S'il avait été dans son bon sens, il n'aurait jamais songé à pareille chose : vous demander d'arracher la moitié de votre fortune des mains de votre propre fils !

— Il n'a pas fixé une somme particulière, ma chère Fanny, il m'a seulement demandé, en termes généraux, de leur venir en aide et de rendre leur situation meilleure qu'il n'était en son pouvoir de le faire. Peut-être aurait-il mieux valu qu'il se soit complètement fié à moi. Il pouvait difficilement supposer que je ne m'occuperais pas d'elles. Mais, puisqu'il me demandait une promesse, je ne pouvais faire autrement que de la lui donner, c'est du moins ce que j'ai cru à ce moment. La promesse a été faite et elle doit être tenue. Il faut faire quelque chose pour elles lorsqu'elles quitteront Norland pour s'installer dans une nouvelle résidence.

— Bien, alors, faisons quelque chose ; mais ce quelque chose ne va pas nécessairement à trois mille livres. Considérez, ajouta-t-elle, que quand vous

## ❧ Raison et sentiments ❧

aurez donné cet argent, vous ne le reverrez plus. Vos sœurs se marieront et il sera perdu pour toujours. Si encore il devait revenir à notre pauvre petit garçon !

— Oui, certainement, prononça avec gravité son époux, cela ferait une grande différence. Le temps peut venir où Harry regrettera d'avoir été privé d'une aussi grosse somme. S'il venait, par exemple, à avoir une nombreuse famille, ce serait un supplément bienvenu.

— Certainement.

— Peut-être alors vaudrait-il mieux, pour tout le monde, que la somme soit diminuée de moitié. Cinq cents livres seraient pour elles un prodigieux accroissement de leurs fortunes.

— Oh ! au-delà de toute idée ! Quel frère, en ce moment, ferait la moitié d'un tel sacrifice pour ses sœurs, même si elles étaient réellement ses sœurs ? Et ici, elles ne le sont qu'à demi ! Mais vous avez un caractère si généreux !

— Je ne veux pas de mesquineries, répliqua-t-il. Il vaut mieux, en pareil cas, faire un peu trop que pas assez. Personne, au moins, ne pourra me critiquer ; elles-mêmes, assurément, pourraient difficilement s'attendre à plus.

— Personne ne sait ce qu'elles peuvent espérer, répliqua la jeune femme, mais nous n'avons pas à nous occuper de ce qu'elles pensent ; la question est de savoir ce que nous pouvons faire.

— Certainement, et je pense que je puis envisager de leur donner cinq cents livres à chacune. Ainsi, sans que j'aie rien à ajouter, chacune aura plus de trois mille livres à la mort de leur mère ; c'est une bien jolie fortune pour une jeune femme.

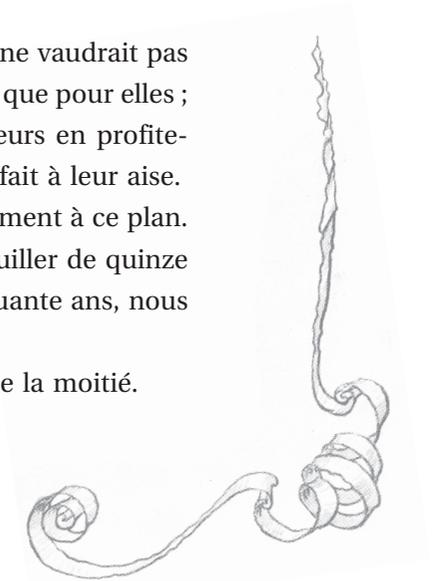
— Assurément, et il me semble évident qu'elles n'ont besoin de rien de plus. Cela fera dix mille livres à se partager entre elles. Si elles se marient, elles se marieront certainement bien ; et sinon, elles peuvent vivre ensemble confortablement sur les intérêts de dix mille livres.

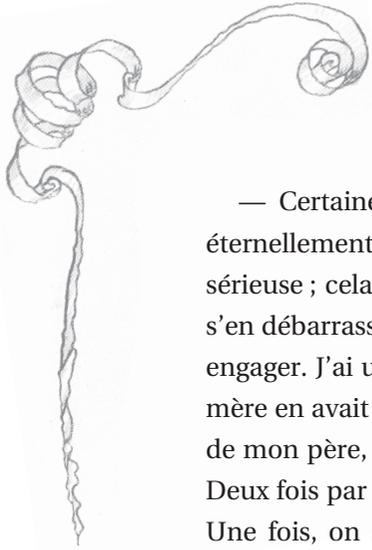
— Voilà qui est bien vrai. Aussi, je ne sais si, après tout, il ne vaudrait pas mieux faire quelque chose pour leur mère durant sa vie plutôt que pour elles ; je pense à quelque chose dans le genre d'une rente. Mes sœurs en profiteraient autant qu'elle. Cent livres par an les mettraient tout à fait à leur aise.

Sa femme hésita un peu cependant à donner son consentement à ce plan.

— Certainement, dit-elle, cela vaut mieux que de se dépouiller de quinze cents livres d'un coup. Mais alors, si Mrs. Dashwood vit cinquante ans, nous nous serons entièrement liés pour tout ce temps ?

— Cinquante ans ! Ma chère Fanny, il faut bien en rabattre la moitié.





*Jane Austen*

— Certainement non. Vous pouvez remarquer que les gens vivent toujours éternellement quand ils ont des annuités à toucher. Une rente est une affaire sérieuse ; cela revient à date fixe, année après année, et il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. Vous ne vous rendez pas compte de ce à quoi vous allez vous engager. J'ai une grande expérience des ennuis que donnent ces annuités. Ma mère en avait trois à servir à de vieux serviteurs hors d'âge, de par le testament de mon père, et on ne peut s'imaginer combien elle trouvait cela désagréable. Deux fois par an, il fallait verser et se donner la peine de leur envoyer l'argent. Une fois, on nous annonça que l'un d'eux venait de mourir, et il se trouva ensuite qu'il n'en était rien. Ma mère en était malade. Son revenu n'était pas à elle, disait-elle, avec ces prélèvements. Et c'était d'autant moins tolérable de la part de mon père que, sans cela, ma mère aurait eu son argent à son entière disposition, sans restriction d'aucune sorte. Cela m'a donné une telle horreur des viagers que certainement, pour rien au monde, je ne voudrais m'y assujettir.

— C'est certainement une fâcheuse chose, répondit Mr. Dashwood, d'avoir ce genre de charge annuelle sur ses revenus. Votre fortune, comme le disait si bien votre mère, n'est plus à vous. Etre assujetti au paiement d'une telle somme, à jour fixe, n'est pas agréable ; on y perd son indépendance.

— Sans aucun doute ; et, tout compte fait, on ne vous en a aucune reconnaissance. Les gens se tiennent pour garantis, vous ne faites pas plus que ce qu'ils attendent, et cela ne vous attire aucun remerciement. Si j'étais à votre place, je garderais l'initiative de ce que j'ai à donner. Je ne m'obligerais pas à leur servir quoi que ce fût régulièrement. Cela pourrait devenir très gênant pour nous, certaines années, d'économiser cent livres ou même cinquante sur nos dépenses.

— Vous avez raison, je crois, mon amour. Il vaut mieux qu'il ne soit pas question d'annuités ; ce que je pourrai leur donner, de temps en temps, leur sera bien plus utile qu'une rente, si elles sont assurées d'un plus grand revenu elles augmenteront leur train de vie et n'auront pas six pence de plus au bout de l'année. C'est certainement le meilleur procédé. Un cadeau de cinquante livres de-ci de-là les mettra à l'abri des embarras d'argent et j'aurai, je crois, amplement rempli ma promesse envers mon père.

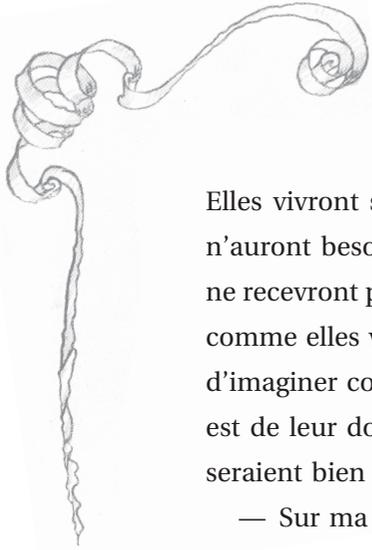
— Certainement. Au fond, pour dire la vérité, je suis convaincue que votre père ne songeait pas du tout que vous leur donneriez de l'argent. Ce qu'il avait dans l'esprit, en parlant d'assistance, c'était, j'en suis certaine, ce qu'on pouvait raisonnablement attendre de vous : par exemple, leur trouver une confortable

## ❧ Raison et sentiments ❧

petite maison, les aider à faire leur déménagement, leur envoyer des cadeaux de poisson et de gibier selon la saison. Je mettrais la main au feu qu'il ne pensait à rien d'autre, et vraiment le contraire eût été bien étrange et déraisonnable. Considérez, mon cher Dashwood, de quelle façon excessivement confortable votre mère et vos sœurs peuvent vivre sur le revenu de sept mille livres, sans compter les mille livres revenant aux enfants qui leur rapportent cinquante livres par an à chacune et sur lesquelles elles paieront certainement leur pension à leur mère. A elles toutes, elles auront cinq cents livres par an, et je vous demande ce que quatre femmes peuvent désirer de plus au monde !



*Tout à fait absurde d'y penser.*



*Jane Austen*

Elles vivront si économiquement ! Leur ménage sera si peu de chose ! Elles n'auront besoin ni de voiture, ni de chevaux, à peine de domestiques ; elles ne recevront pas et n'auront de dépenses d'aucun genre ! Imaginez seulement comme elles vont être à leur aise ! Cinq cents livres par an ! Il est impossible d'imaginer comment elles feront pour en dépenser la moitié ; et pour ce qui est de leur donner quelque chose, il est tout à fait absurde d'y penser. Elles seraient bien plutôt en état de vous faire des cadeaux.

— Sur ma parole, dit Mr. Dashwood, je crois que vous avez parfaitement raison. Mon père certainement ne pensait pas à autre chose qu'à ce que vous venez de dire. Je le vois clairement à présent et je remplirai strictement ma promesse par des actes d'assistance et de bienveillance comme ceux que vous venez d'indiquer. Lorsque ma belle-mère se retirera dans une autre maison, je mettrai de bon cœur mes services à sa disposition pour lui faciliter les choses de mon mieux. Je pourrai aussi lui faire quelques petits présents de mobilier.

— Certainement, répliqua Mrs. John Dashwood. Mais il faut cependant voir une chose. Quand votre père et votre mère vinrent s'installer à Norland, bien qu'ils aient alors vendu leur mobilier, ils conservèrent tous leurs services de table, l'argenterie et le linge, et tout cela revient maintenant à votre belle-mère. Sa maison sera donc maintenant complètement montée dès qu'elle aura trouvé à se loger.

— C'est à considérer. C'est un legs qui en vaut la peine. Et certainement, il nous aurait été agréable d'ajouter quelques pièces de ce service à notre propre vaisselle.

— Oui, et le service de table pour le breakfast est deux fois plus beau que celui qui est ici. Beaucoup trop beau, à mon avis, pour le genre d'endroit où elles auront à vivre. Mais enfin, c'est ainsi. Votre père ne pensait qu'à elles. Et je dois vous le dire, vous ne lui devez aucune gratitude particulière, ni aucun égard à ses vœux, car vous savez bien que, s'il avait pu, il leur aurait donné tout au monde.

L'argument fut irrésistible. Il acheva de donner à ses intentions ce qui pouvait encore leur manquer de fermeté ; et il décida finalement qu'il était absolument inutile, pour ne pas dire inconvenant, de faire pour la veuve et les enfants de son père autre chose que les actes de bon voisinage que sa femme venait d'indiquer.